



Regards porteurs au Quai-Branly

A travers les photos, films et installations de 26 artistes non européens, jeunes ou confirmés, le musée parisien présente sa première exposition contemporaine dans un parcours dense où l'image sert de fil conducteur à des enquêtes qui interrogent la mémoire de leurs pays.

Par
CLÉMENTINE MERCIER

Puisque le titre t'y invite, visiteur, sache que tu dois découvrir l'exposition «A toi appartient le regard...» au musée du Quai-Branly, avec une chose en tête: tu es seul maître à bord, de tes yeux et de ton champ de vision. Quant à «*la liaison infinie entre les choses*», tu la feras au fil de tes émotions puisque tu es aussi maître de tes pensées. La tâche n'est pas aisée, il faut l'avouer, car le parcours ressemble à un labyrinthe. La première grande exposition contemporaine du musée du Quai-Branly sur l'image multiplie les perspectives et croise les regards, justement, de 26 artistes, jeunes et confirmés, venus de 18 pays. A part Santu Mofokeng, photographe sud-africain décédé en janvier (et à qui l'exposition est dédiée), ces artistes sont tous vivants et viennent des continents extra-européens. Fort d'une collection de près de 710 000 photographies (avec majoritairement un point de vue européen

aux XIX^e et XX^e siècles), le musée des Arts et Civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques s'est concentré depuis sa création sur le repérage de nouveaux talents. A travers la biennale [Photoquai](#) (dont la dernière édition a eu lieu en 2015), et aussi trois résidences par an – les artistes viennent d'Iran, du

Mexique, du Pakistan... –, le musée complète son expertise avec l'acquisition d'œuvres contemporaines.

ALBUM FAMILIAL

Christine Barthe, responsable des collections photographiques et commissaire de l'exposition, en est l'une des forces de proposition depuis les années 2000, avant même l'ouverture du musée en 2006. Elle souhaite faire partager aujourd'hui le nom d'artistes moins connus. «*Je voulais montrer des gens que l'on voit peu en France. L'exposition part des œuvres. Cela m'agace de dire à l'avance ce que l'on va voir. Je n'aime pas quand le sens est trop fermé*», explique la commissaire qui privilégie des œuvres polysémiques aux formes com-

plexes. Alors, quel fil tirer parmi ces installations, films, tirages qui ont recours à l'image? Qu'interrogent les artistes? D'abord, leur reflet et une part d'eux-mêmes. Dans un dédale à l'entrée, 666 autoportraits de Samuel Fosso accueillent le visiteur. Face à l'objectif, le roi du travestissement est pour une fois sans fard. Dans chacun des 666 portraits, l'artiste camerounais a l'œil éberlué, sombre, triste, dubitatif, autant d'expressions qui l'ont habité après le pillage de sa maison en 2014. Dans cette œuvre, Fosso se met soudain à nu, dévoile une âme blessée et endosse une part des malheurs de l'Afrique, de l'esclavage, des migrants et des guerres, comme celle du Biafra, qui l'a beaucoup marqué. Avec «*African Spirit*», sa célèbre série aussi présentée dans l'exposition, il se grime en personnalités cultes et émancipatrices de la diaspora africaine. Bienfaitrices, les images permettent alors de panser les plaies, de combler les vides.

Dans *The Black Photo Album* de Santu Mofokeng, des clichés d'archives dévoilent une classe moyenne noire très occidentalisée juste avant la chute de l'apartheid en Afrique du Sud. Interroger la mémoire avec l'image est une préoccupation majeure de ces artistes. «*Certains ont été dépossédés*», précise Christine Barthe. *Dinh Q. Lê a perdu*

ses photos de famille en quittant le Vietnam, cela l'a construit en temps qu'artiste. Arrivé en Californie, il découpaient des images puis il les tissait entre elles.» Quand il rentre au Vietnam, Dinh Q. Lê collectionne les photos anciennes du Vietnam du Sud avec l'espoir de retrouver son album familial. Puis il coud délicatement ces archives vernaculaires entre elles, en créant des abris en forme de moustiquaires comme cel-

les qui l'ont protégé dans le camp de réfugiés avant son émigration aux Etats-Unis. Sur les photos, les gens sourient, loin des clichés de la guerre du Vietnam. Avec le film *The Colony*, l'artiste vietnamien se fait aussi investigateur. Il se penche sur la loi qui autorise les Américains à prendre possession d'une île pour récupérer le guano, un fertilisant agricole. Révélateur d'une histoire politique oubliée, héritée du XIX^e siècle, Dinh Q. Lê filme la récolte de ces précieuses fientes au Pérou par une main-d'œuvre coupée du monde.

KIOSQUE SAUVAGE

Briser les non-dits, se faire historien alternatif, est un moteur puissant pour ces artistes. «*On sait qu'on ne peut plus avoir une confiance absolue*

dans l'image, donc il faut vérifier, analyse Christine Barthe. Beaucoup sont de vrais enquêteurs, c'est un trait partagé. Ce sont des photographes qui réfléchissent, avec une pratique artistique de la photographie.» La Franco-Algérienne Katia Kameli, elle, aime sonder le «millefeuille» du passé. Dans *Roman algérien*, elle filme un kiosque sauvage à Alger où l'on vend de vieilles photos, commerce nécessaire pour combler les pointillés d'un pays blessé par la colonisation et la décennie noire des années 90. «*Les artistes ont besoin de revenir dans des micro-histoires pour les relier à la grande histoire*», poursuit la commissaire. En observant l'urbanisme du Katanga, sa région d'origine, le Congolais Sammy Baloji montre que la distance entre les ha-

bitations des Blancs et des Noirs (500 mètres) correspondait à l'amplitude du vol du moustique, afin d'éviter la circulation de la malaria. Pour raconter cette histoire, il met en perspective des planches de mouches et des vues aériennes de Lubumbashi. Face à ces récits en image et ces dispositifs visuels élaborés, certains plus poétiques que d'autres, le visiteur peut se couler dans d'autres points de vue. On a toujours à apprendre du regard des autres. ◀

A TOI APPARTIENT LE REGARD ET (...) LA LIAISON INFINIE ENTRE LES CHOSES

Musée du Quai-Branly, 75007.
 Jusqu'au 1^{er} novembre.



YOSHUA OKÓN ET GALERIE KAUFMANN REPETTO



YOSHUA OKÓN COYOTE DÉTOURNÉ

Au Mexique, un «coyote», dans la vie de tous les jours, c'est un type pas net qui trafique des choses louches. En somme, quelqu'un de corrompu ou de malhonnête qui, moyennant finances, se charge par exemple de faire fabriquer des faux-papiers aux migrants. Mais un coyote, c'est aussi le terme qu'utilisaient les Aztèques pour parler des Espagnols, juste après la conquête de leur pays au XVI^e siècle. Mélangeant performance, vidéo et installation, Yoshua Okón, né en 1970 et vivant à Mexico, a fait rejouer à un «coyote» mexicain, embauché pour l'occasion, la

performance de Joseph Beuys *I Like America and America Likes Me*, réalisée en 1974 par l'artiste allemand à la galerie René Block à New York pour rendre hommage aux Amérindiens. Alors que Beuys avait une vision idéaliste de l'Amérique en assimilant le coyote aux origines du continent et à la spiritualité précolombienne, Okón se moque du maître allemand dans *Coyoteria* et fait voler sa version en éclat, avec humour et connaissance de l'histoire. Multiplier les regards permet ici de renverser les points de vue ainsi que les mécanismes d'aliénation.

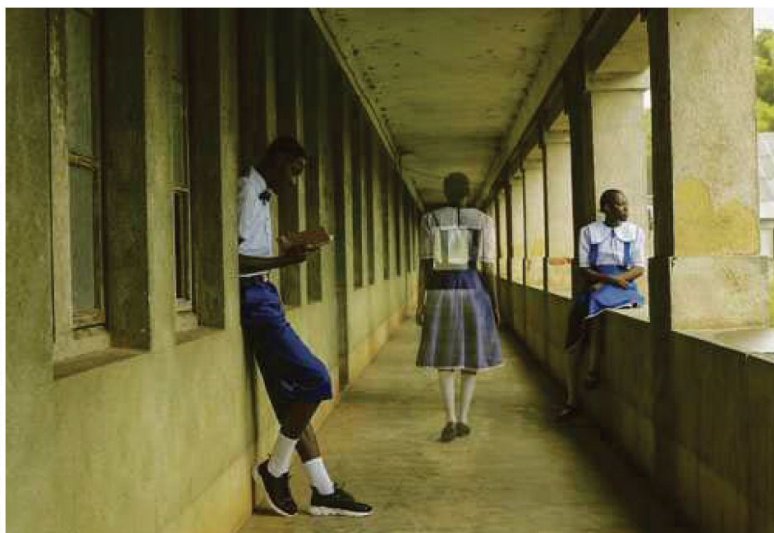
LEK KIATSIRIKAJORN PARADIS EN RUINES

Diplômé des beaux-arts de l'université de Bangkok et spécialisé en peinture, Lek Kiatsirikajorn, né en 1977, a vécu un temps au Royaume-Uni. Puis il est retourné dans son pays. Là, il découvre les changements, et voit la Thaïlande avec un nouvel œil, plus critique. Pendant son absence, la marche forcée de son pays vers l'industrialisation, le tourisme et l'urbanisation pour devenir le cinquième Tigre d'Asie, s'est poursuivie de façon accrue, avec des conséquences lourdes pour l'environnement et les terres agricoles. C'est ce que le photographe décrit dans «Lost in Paradise», superbe série de paysages où poussent des constructions flambant neuves qui ont déjà l'air de ruines. Attaché au pouvoir de la photographie comme témoignage, Lek Kiatsirikajorn y voit aussi une dimension magique, comme une future machine à remonter le temps.



LEK KIATSIRIKAJORN, MUSEE DU QUAI BRANLY

GOSETTE LUBONDO, MUSEE DU QUAI BRANLY



GOSETTE LUBONDO LYCÉENNES FANTÔMES

Pour sa série «Imaginary Trip II», réalisée dans le cadre des résidences photographiques du Quai Branly, Gosette Lubondo, née en 1993 à Kinshasa, poursuit son précédent travail commencé dans un train désaffecté dans la capitale congolaise. Pour ce second volet, elle s'est mise à nouveau dans la peau d'Elikia («espérance»), une femme habillée en robe rouge à pois blancs, alter ego congolais d'Alice au pays des merveilles. Ainsi vêtue, la photographe, à la fois conteuse et archéologue, interroge la mémoire d'un lycée en ruines. Evoluant parmi des scènes de vie étudiantes pleines d'insouciance à partir des témoignages d'anciens élèves de l'école. Autodidacte, Gosette Lubondo s'est formée auprès de son père photographe qui rêvait, comme tous les jeunes de son quartier, de fréquenter cette grande école. Un rêve d'un autre temps, désormais parti en fumée, que seuls les spectres et les artistes peuvent fréquenter.